



## CHAPITRE IV

La deuxième expédition belge. — La maladie. — Héroïques efforts. — L'éléphant aux Indes. — Les Dalilas. — Intelligents auxiliaires. — Un événement capital à la côte. — Les premières difficultés vaincues. — Épouvante et émerveillement des Vouagogos. — Pauvre Naderbux !

**C**EPENDANT, à l'heure où Cambier poursuivait sa route vers Karéma, l'Association internationale africaine organisait une deuxième expédition belge pour aller renforcer le vaillant explorateur ; elle en donna le commandement au capitaine d'état-major Émile Popelin, et certes son choix ne pouvait être plus heureux.

Émile Popelin est né à Bruxelles le 7 décembre 1847. C'était une de ces natures ouvertes qui appellent la sympathie, un de ces hommes de qui on



peut dire : leur œil même n'a jamais menti. Aussi était-il universellement estimé. Dans l'armée, il ne comptait que des amis : c'était bien là, d'ailleurs, le type de l'officier brave et loyal, ne transigeant jamais ni avec l'honneur ni avec la vérité; tout en lui respirait cette franchise doublée d'une certaine rudesse qui mieux encore faisait ressortir l'extrême bonté de son caractère.

A ces qualités du cœur il joignait une intelligence remarquable, une



LE CAPITAINE POPELIN.

grande ardeur au travail et une ténacité que rien ne rebutait. Ainsi doué, il devait forcément réussir dans un pays où l'armée brille surtout par l'intelligence des officiers et par les fortes et sérieuses études auxquelles ceux-ci s'astreignent avec un courage et une émulation qui les honorent.

Au physique, Popelin présentait tous les caractères d'un solide enfant du Nord : il était grand, fort, vigoureusement charpenté; ses muscles étaient d'acier, et jamais rien n'avait pu ébranler sa robuste santé.



Il avait embrassé la carrière des armes. Entré à l'École militaire en 1867 dans la section d'infanterie, il en sortit un des premiers en 1869 avec le grade de sous-lieutenant. Trois ans après, il fut admis à l'École de guerre où il devint lieutenant. En 1876, il obtint son brevet d'adjoint d'état-major, et fut définitivement promu capitaine en 1877.

Chacun se rappelle le bruit qui courut en Belgique à cette époque, et d'après lequel il était question de faire partir pour l'Afrique centrale



LE LIEUTENANT DUTALIS.

un régiment entier avec son cadre d'officiers. On prétendait, fort sensément du reste, que pour s'implanter dans un pays barbare la civilisation a besoin d'une protection, et que partout le droit n'a raison que lorsqu'il s'appuie sur la force. Seulement on se trompait sur le genre de levier : il y a à Zanzibar des bras aguerris, des Arabes qui suivraient sans hésitation nos vaillants officiers si l'on voulait réellement entreprendre une action militaire en Afrique ; mais nos soldats, dépourvus du confort indispensable à l'Européen dans ces climats intertropicaux, seraient



impitoyablement décimés par la maladie, si on les y envoyait en nombre.

A cette époque, où l'expérience faisait défaut, l'idée dont nous venons de parler rencontra une vive adhésion dans les milieux les plus sensés. Des listes circulèrent, beaucoup d'officiers s'y firent inscrire, et de ce nombre fut Popelin ; mais ce projet ne fut pas suivi.

Sur ces entrefaites, une existence calme et un avenir plein de promesses s'ouvrirent pour le jeune capitaine : le général de Savoie, qui eut toujours pour lui une affection de père, le choisit pour aide de camp, et Popelin vint à Liège où il conquit rapidement l'estime et la sympathie de tous. La société liégeoise l'accueillit à bras ouverts, et lui-même disait que ce séjour avait été la page la plus riante de sa vie.

Et pourtant, sans une ombre d'hésitation ou de regret, il renonça à ce bien-être pour saisir avec empressement l'offre honorable qui lui fut faite de commander la deuxième expédition belge en Afrique. On lui adjoignit le lieutenant Dutalis en qualité de second et le docteur Van den Heuvel.

Nous retrouverons plus loin Van den Heuvel fondant à Taborah une station hospitalière et y prodiguant les secours de son art ; bornons-nous à dire ici que c'était un noble cœur, un honnête homme, un médecin éclairé, dont se souviennent avec reconnaissance tous ceux — et ils sont nombreux, dans la province d'Anvers surtout — qui ont eu recours à ses soins dévoués.

Pendant que Popelin, aidé du docteur, mettait la dernière main aux divers préparatifs de l'entreprise, Dutalis fut envoyé en avant-garde à Zanzibar pour y commencer l'organisation de la caravane. Il y rencontra Stanley qui recrutait des Zanzibarites pour l'œuvre du Congo dont l'éclosion était proche, et il l'accompagna dans une reconnaissance au Wamé, rivière qui se jette à Wouinde, au nord de Bagamoyo.

Bientôt après, revenu à Zanzibar, il y fut rejoint par Popelin et Van den Heuvel, et, l'expédition étant prête, les trois voyageurs quittèrent Bagamoyo le 10 juillet 1879 à la tête d'une magnifique caravane de plus de quatre cents porteurs.

Ils suivirent l'itinéraire généralement adopté, qui va de la côte à Mpwapwa en passant par la Makata, rivière tristement célèbre, dont les débordements transforment en pestilentiels marécages les vastes plaines qui l'environnent. Et pourtant, c'est la route à conseiller, c'est même la seule qui convienne à une grande caravane fortement chargée : car les villages y sont nombreux, les vivres abondants, l'eau excellente ; par le



nord, au contraire, ce ne sont que rampes abruptes, montagnes escarpées, où les bourgades sont clairsemées, les denrées rares et chères, l'eau souvent peu potable; aussi les pagazis ne s'y aventurent-ils qu'à contre-cœur; tous préfèrent le chemin de la plaine, malgré son insalubrité pendant la saison humide.

Les voyageurs de la deuxième expédition y furent cruellement éprouvés, à tel point que les premières nouvelles firent craindre une catastrophe



LE DOCTEUR VAN DEN HEUVEL.

générale. Arrivé à Kwamboumi, dans l'Oussagara, le lieutenant Dutalis tomba si gravement malade que Popelin, agissant conformément à ses instructions, lui donna l'ordre de retourner en Europe.

Accompagné de Van den Heuvel, le chef de l'expédition continua sa route en avant; mais à leur tour tous deux furent atteints, et bientôt leur état devint désespéré. Ils se traînaient péniblement le long du sentier, secoués par la fièvre, le corps tordu par d'atroces souffrances; il y eut des moments, au cours des étapes, où, vaincu par le mal, le capitaine



s'arrêtait, laissait filer la caravane et disait à Van den Heuvel : « Je n'en puis plus, je vais mourir ici. » Alors son compagnon, agonisant lui-même, s'étendait à ses côtés, et tous deux voyaient arriver le trépas. Puis, comme galvanisés par la pensée que l'expédition allait se trouver décapitée, ils se relevaient, et, presque inconscients, venaient choir sous leurs tentes. Si grande était leur énergie, qu'elle les arracha positivement à la mort, car ce qu'ils endurèrent au cours de cette traversée échappe à toute description et peu de voyageurs y eussent résisté.

Oui, ils méritent, ces braves, que l'on rappelle hautement ces jours d'angoisses où ils ont failli périr et dont ils n'ont même presque pas parlé, une fois le danger passé; ces étapes resteront gravées à l'actif de leur courage le plus mâle, de leur persévérance la plus robuste. Il y a eu quelque chose de surhumain dans leurs efforts : car, pour qui connaît ces atteintes morbides, s'ils s'étaient laissé abattre par elles, ils étaient perdus; au contraire, cramponnés non à la vie mais au devoir, ils ont réagi, ont résisté, et sont sortis victorieux de cette lutte contre l'hydre africaine. Et un beau jour, tandis qu'en tremblant on ouvrait à Bruxelles le « Courrier de Zanzibar », appréhendant l'annonce d'un malheur redouté, mais qui semblait inévitable, un cri de joie souleva les poitrines : « Ils sont sauvés ! » L'expédition, ralentie forcément dans sa marche par la maladie des Européens, venait de gagner Mpwapwa au bout de six semaines; là, les voyageurs retrouvaient déjà forces et santé: Popelin se rétablissait à vue d'œil, et Van den Heuvel, bien que souffrant encore, était comme lui plein d'ardeur pour poursuivre la marche en avant.

Ici nous sommes forcé d'abandonner un instant nos deux explorateurs pour retourner à la côte où, en même temps que la leur, s'organisait une autre expédition qui les avait précédés de quelques jours à Mpwapwa et avec laquelle ils allaient maintenant cheminer de concert.

Dans un voyage qu'il fit à Ceylan alors qu'il était encore duc de Brabant, le roi Léopold II avait été frappé des immenses services que rend l'éléphant indien et de la facilité avec laquelle on parvient à le domestiquer. Aussi son attention fut-elle tout naturellement appelée sur cet utile auxiliaire lorsque plus tard l'expérience démontra les insurmontables difficultés que présente la question des transports dans les régions africaines que l'on s'efforce d'ouvrir à la lumière et à la civilisation.

Déjà l'on avait étudié divers moyens pour réparer l'ingratitude de la nature qui n'a creusé sur cette route aucune voie navigable : successivement on dut renoncer au bœuf qu'employa Livingstone, au cheval qu'essaya



Stanley, à l'âne dont quelques Arabes font usage, ces animaux ne résistant pas à la redoutable mouche *tsetse* ; quant au chameau, il ne supporte pas la marche en terrains humides, et le zèbre que proposa M. d'Abadie est d'une sauvagerie dont nul effort ne peut triompher. Bref, les malheureuses caravanes restaient à la merci de porteurs indisciplinés, trop souvent voleurs et presque toujours infidèles et lâches.

C'est alors que le roi Léopold eut l'idée d'essayer l'emploi et l'acclimatation des éléphants indiens, et, en cas de réussite, de créer au centre de l'Afrique des établissements de dressage à l'instar de ce qui se pratique notamment à Ceylan. Mais comme à ses yeux cette épreuve s'écartait du programme que s'était tracé la Conférence, avec une générosité dont il a d'ailleurs donné tant d'exemples notre Souverain voulut supporter seul tous les frais de cette entreprise considérable. Ce fut donc sous les plis du drapeau belge aux trois couleurs et au nom de Léopold II que cette expédition des éléphants parcourut le continent africain ; aussi, bien qu'elle ait été confiée à des sujets anglais, nous avons pensé que sa place est tout indiquée ici, au milieu de nos opérations nationales, car l'honneur en revient entièrement à notre Roi qui le partage avec la patrie.

Le premier essai — on ne tardera pas à l'apprendre — a été cruellement ingrat ; mais on eut à compter avec des circonstances si anormales et surtout avec une catastrophe si imprévue, qu'il serait illogique et absolument injuste d'y voir un insuccès pour le projet même. Au contraire, l'avenir prouvera, j'en ai la conviction, que non seulement l'idée du roi Léopold est éminemment pratique, mais que c'est à elle qu'il appartiendra de résoudre le problème ardu de la colonisation dans cette partie de l'Afrique centrale. Seulement, c'est là une œuvre de longue haleine dont il est facile de mesurer la portée en jetant un coup d'œil sur la façon dont on s'y prend aux Indes pour captiver et domestiquer l'éléphant.

Sur une immense étendue de plusieurs lieues, on construit d'abord une enceinte rectangulaire palissadée à l'aide d'énormes pieux solidement fichés en terre ; on y réserve une entrée évasée qui représente un vaste entonnoir : cela s'appelle le *korral*.

On dispose ensuite à la ronde deux ou trois mille hommes chargés de battre le pays pour pousser dans cette direction les éléphants qui sillonnent les forêts voisines. Ces animaux vont généralement par bandes de vingt à trente individus qui représentent une famille, et si parfois plusieurs familles cheminent ensemble, à la moindre alerte pourtant chaque groupe se reforme. On rencontre aussi l'éléphant isolé qui a été chassé de son troupeau, et rien n'est étrange comme la sévérité avec laquelle ses frères lui



interdisent d'y rentrer jamais; il lui devient même impossible de faire partie d'aucun groupe; partout on le repousse, il erre seul comme un paria, devient méchant, très sauvage, même dangereux: aussi les indigènes le désignent-ils sous le nom de *hora* qui signifie coquin.

La battue dure généralement deux mois au moins; pendant ce temps, on tient jour et nuit des feux allumés, et des patrouilles inspectent la ligne pour s'assurer que chacun est à son poste.

Rien de plus saisissant que cette chasse au milieu des immensités boisées où croissent les chênes gigantesques, les acacias, les ébéniers, les tamarins, les *messua ferrea* qui donnent le bois de fer, les *salvador persica* dont on tire la graine de moutarde, et les rondiers ou *kalpa* ces admirables palmiers qui ont donné lieu à un poème en langue tamile chantant les huit cent et un usages de cet *arbre de vie*: son fruit fournit du pain et de l'huile, des blessures de son tronc coule du vin et s'échappe du sucre, de ses feuilles larges, souples, solides, on fait des nattes, des paniers, des éventails, des coiffures pour les hommes, des toits pour les maisons, et son bois très dur, consistant, fibreux comme de la corne, sert à construire des charpentes qui résistent aux attaques de tous les insectes.

Un seul adversaire parvient à vaincre ce noble géant, c'est l'arbre parasite, le *banian*: petite graine d'abord, elle vole se loger sous l'aisselle des feuilles où, mousse légère, elle germe et projette ensuite une sorte de chevelure dont les minces filaments s'attachent au tronc du palmier. Bientôt ils se développent, se croisent, s'entre-croisent, se resserrent, et, comme dans un réseau, enveloppent le malheureux arbre qui sous cette monstrueuse étreinte s'étiole, dépérit et meurt étouffé. Peu à peu ce qui en reste est emporté par la pluie et le vent, et, à sa place, on voit s'élever ce figuier parasite dont le tronc sarmenteux présente alors l'aspect d'un treillage vide.

C'est là, dans ces superbes forêts, que bondissent les traqueurs, fouillant coins et recoins, sondant tous les halliers dont ils éveillent et chassent devant eux les hôtes effarouchés. Lorsque enfin, se rabattant sur le korral, ils en atteignent l'entrée soigneusement dissimulée dans les fourrés, tous à la fois se livrent à un assourdissant vacarme, les uns avec leurs tambours et leurs clairons, les autres en poussant des clameurs éclatantes.

Épouvantés, les éléphants se précipitent inconsciemment dans l'enceinte palissadée, dont l'ouverture est aussitôt refermée sur eux à l'aide de grosses barres de bois.

De plus en plus ahuris, ils en font rapidement le tour, essayent de forcer la palissade, s'agitent, courent, cherchant partout une issue: vains efforts,



les chasseurs sont là, à l'extérieur de l'enceinte, et, pour faire reculer l'animal, il leur suffit, tant sa frayeur est grande, de brandir d'un air menaçant une mince baguette blanche.

Voyant leur impuissance à fuir, les prisonniers se réunissent alors par groupes au centre du korral; pareils à des êtres doués de raison, ils pleurent, se désespèrent et semblent avoir conscience du don précieux qui leur a été ravi avec la liberté.

C'est le moment propice pour s'en rendre définitivement maître. Des éléphants femelles, dressés à cet usage, entrent dans l'enceinte, montés par leurs mahouts ou cornacs, et viennent se placer près des mâles captifs qui un à un se sont détachés de leurs groupes. Alors commencent les caresses félines, les flatteries, les jeux de trompe, les murmures joyeux, les frôlements perfides; bref, ces massives Dalilas épuisent toute la gamme des séductions enchanteresses. Pendant ce temps, le dresseur ou *courouwee* est descendu de sa monture sous laquelle il rampe un instant, et, profitant du moment où l'éléphant mâle lève le pied, il lui passe un nœud coulant à la jambe et remonte prestement en selle; guidée par lui, la femelle se retire ensuite entraînant le captif vers un arbre solide autour duquel on amarre l'énorme câble dont il est entravé; et, tandis que le malheureux fait de vains efforts pour la suivre, la traîtresse s'éloigne froidement pour aller jouer le même tour à un autre.

Successivement, tous sont ainsi attachés, mais non cependant sans épisodes émouvants ni sans dangers: on en voit qui opposent une résistance opiniâtre, d'autres que l'on manque et qui deviennent furieux; parfois aussi, la tête fortement appuyée contre le sol en forme d'arc-boutant, ils tirent l'arbre à eux avec une telle puissance qu'ils l'ébranlent au point de le rompre comme un fêtu de paille.

Cependant, voyant leurs efforts inutiles, ayant conscience de leur triste destin, les prisonniers se couchent à terre et se livrent au plus violent désespoir: ils pleurent et gémissent comme des enfants; ils s'aspergent d'eau qu'ils ont en réserve dans l'estomac à l'instar du chameau, et fouissent de leur trompe le sable et la terre dont ils se couvrent les flancs.

Dès qu'on les voit dans cet état de prostration, on leur apporte pour fourrage des feuilles de platane, et un joueur de flûte vient leur moduler des airs qui semblent produire sur eux l'effet d'un calmant. Ce traitement par la musique dure trois ou quatre jours, au bout desquels ils sont suffisamment tranquilles pour que l'on puisse déjà, sous la garde d'éléphants apprivoisés, les conduire au bain, car c'est pour eux une nécessité absolue qui contribue puissamment à les rendre dociles.



Jamais on n'emploie la sévérité envers eux, au contraire : par tous les moyens possibles, on cherche à leur adoucir cette captivité qui leur a coûté tant de larmes. Seulement, afin de les déshabituer de se servir de leur trompe pour attaquer ou se venger, on s'arrange de façon que les coups en retombent sur des épingles hérissées : la sensation douloureuse qu'ils en éprouvent ne tarde pas à leur faire perdre ces dernières velléités de violence. Enfin, la fréquentation et l'exemple des autres éléphants déjà dressés achèvent l'œuvre ; et, au bout de quatre ou cinq mois, l'animal peut être mis au travail. Mais alors il s'en acquitte avec une intelligence étonnante, et il exécute seul un travail que l'on ne pourrait exiger du cheval ni du bœuf sans que l'homme y prêtât son concours. Dans cet état de captivité, la longévité de l'éléphant ne s'étend pas au delà de soixante-dix ans, sur lesquels on peut en compter vingt ou trente de bons services.

Par cet exposé succinct, on voit que la capture et l'élevage de ces animaux demandent une organisation spéciale, un état-major expérimenté, de grandes installations, beaucoup de frais et surtout de la patience et du temps. Mais j'insiste sur ce point, c'est que l'éléphant d'Afrique est, au même degré que son frère de l'Inde, susceptible d'être domestiqué ; pour obtenir ce magnifique résultat qui aurait toute l'importance d'une voie ferrée, il suffirait de poursuivre dans sa réalisation pratique et plénière le généreux essai tenté par le roi Léopold II et dont nous allons retracer les principaux épisodes.

Le 1<sup>er</sup> juin 1879, le *Chinsura*, venant de Bombay, jeta l'ancre devant Msasani, dans une baie profonde au sud de Dar-ès-Salam, en face de l'île de Zanzibar. A son bord se trouvaient quatre éléphants indiens dont le roi des Belges venait de faire acquisition : deux mâles, Sundergund et Naderbux, et deux femelles, Sosankalli et Pulmalla ; cette dernière, vieille et noble dame qui, sans doute, avait sur la conscience bon nombre de noires trahisons à la Dalila, était ce que l'on appelle l'éléphant-pilote, c'est-à-dire qu'elle servait de guide aux autres.

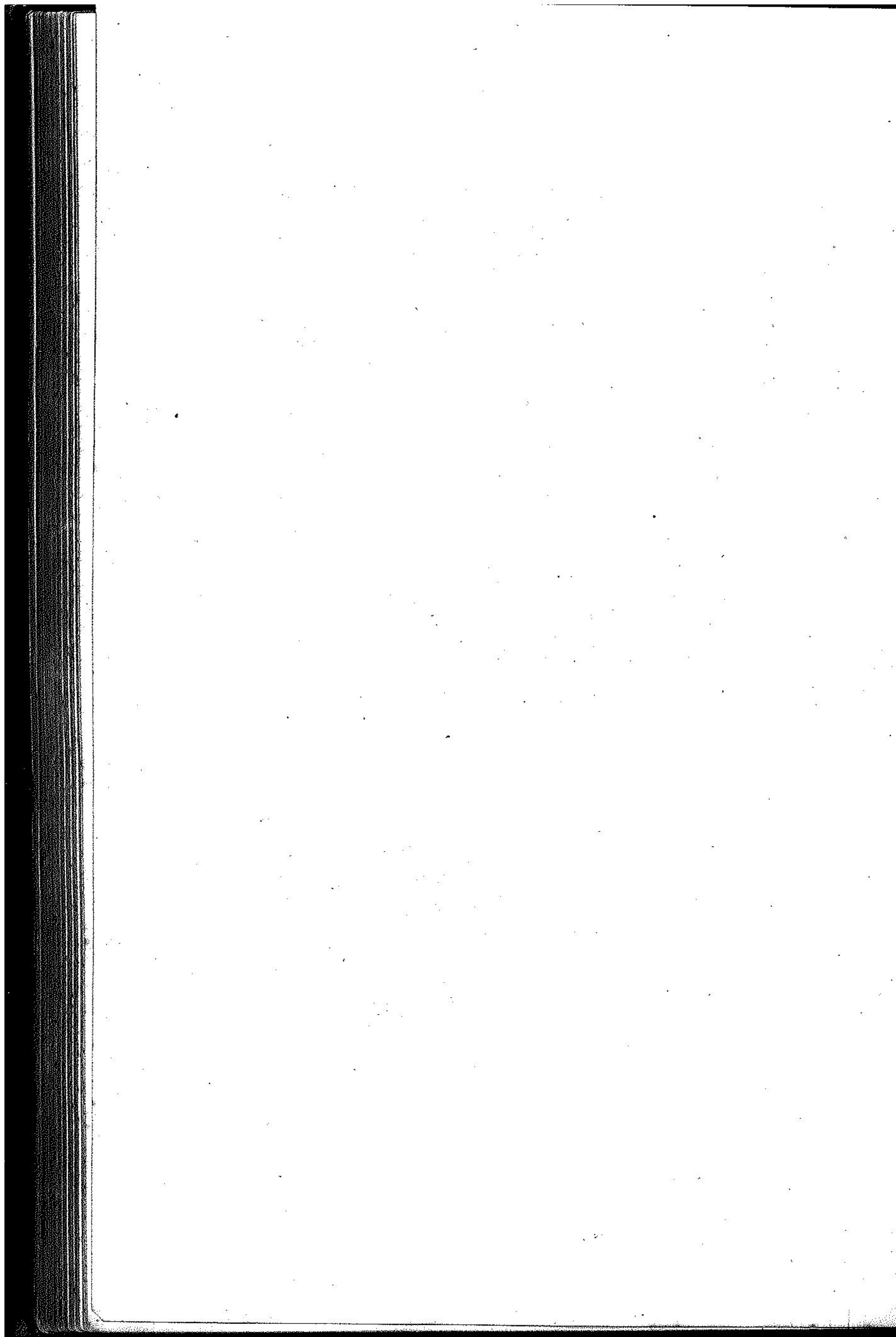
Un superbe état-major indien composé de treize mahouts ou cornacs les accompagnait ; plusieurs de ces cornacs étaient vêtus comme de véritables rajahs : robes et vestes de soie aux couleurs chatoyantes, armes, ceintures, ornements divers enrichis de pierreries, vraiment ils avaient grand air avec leur profil mâle, accentué et leur haute stature. Du reste, parmi eux il y avait des gens riches ; n'est pas mahout qui veut : cette charge se transmet souvent de père en fils, et les titulaires sont des personnages enviés dont le rang social n'a aucune apparence de do-





CAPTURE DES ÉLÉPHANTS.

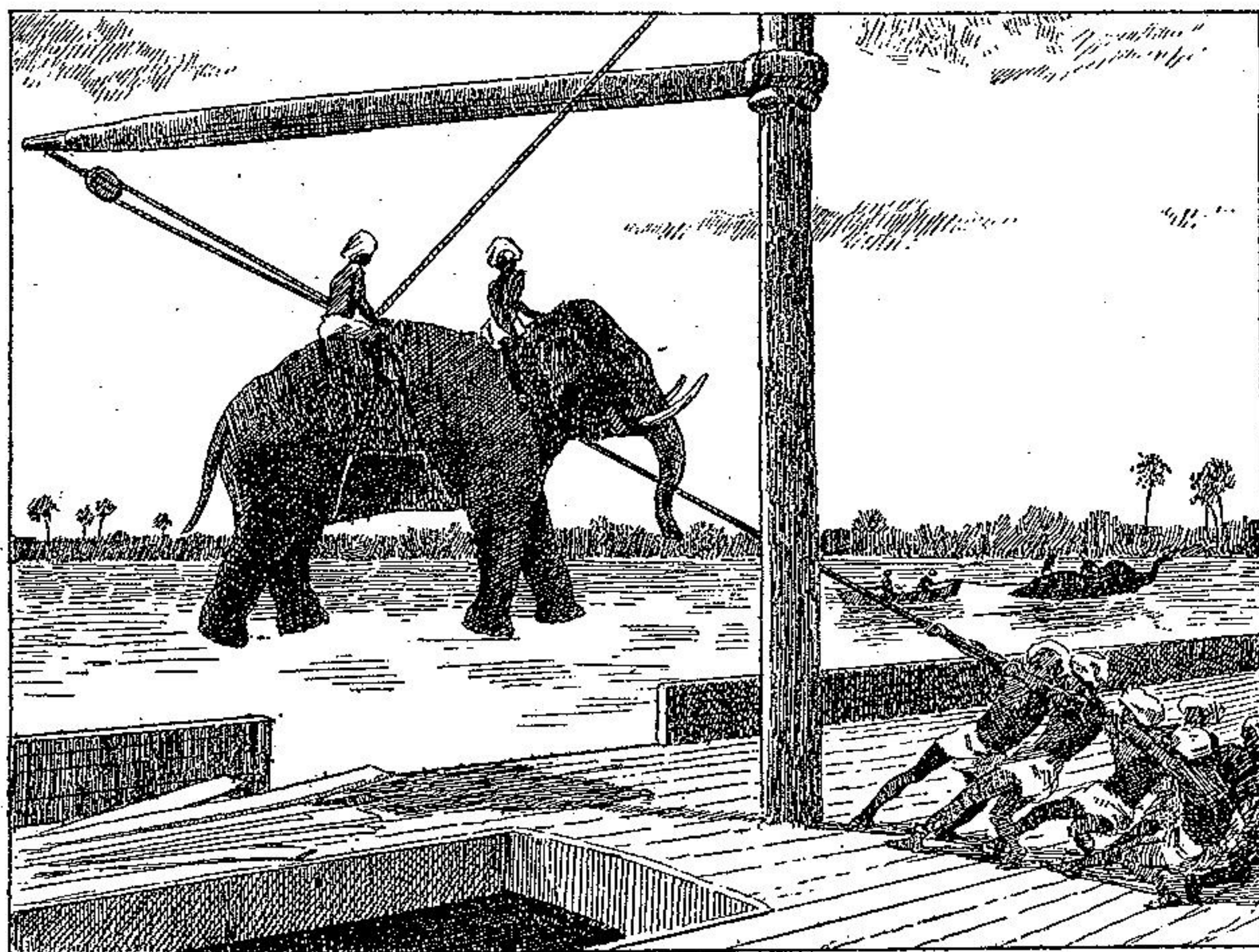






mesticité ; ils ne dépendent que de l'intendant général et ont eux-mêmes des serviteurs à leur solde.

Le débarquement des éléphants ne fut pas chose aisée sur une côte qui ne présente absolument aucune installation à cette fin ; heureusement, grâce à la profondeur de la baie, le *Chinsura* put accoster à trois cents mètres du rivage ; alors, à l'aide d'un système de poulies fixé au mât de misaine, les éléphants furent hissés hors de la cale, et successivement descendus dans la mer d'où, montés par leurs cornacs, ils gagnèrent la rive à la nage.



DÉBARQUEMENT DES ÉLÉPHANTS.

Comment décrire la stupéfaction, l'émerveillement, l'épouvante des indigènes à la vue de ces mastodontes qui, la trompe relevée, et portant un homme sur le dos, s'avançaient bravement vers la côte africaine ? Non, de mémoire de nègre, on n'avait rêvé pareille féerie ! Mais l'ahurissement ne connut plus de bornes quand on les vit s'agenouiller, lever un pied puis l'autre, danser, se mouvoir ou s'arrêter au moindre signe de leurs conducteurs : toutes les populations du littoral accoururent à Dar-ès-Salam pour contempler ce spectacle incroyable, et longtemps sous le chaume africain on reparlera de ces éléphants prodigieux.



Le roi Léopold avait appelé au commandement de cette expédition un gentleman anglais, M. Carter, alors consul à Badgad et parfaitement au courant de la langue des mahouts et cornacs qui se trouvaient sous ses ordres; il était même à tel point identifié à leurs us et coutumes que les Indiens l'avaient nommé le Sheik blanc; à ces qualités il joignait une grande bravoure: aussi le choix de notre Souverain ne pouvait-il être plus heureux.

Carter prit pour second M. Rankin qui ne l'accompagna pourtant que jusqu'à Mpwapwa, d'où il revint en Europe; puis, outre les Indiens il attacha dix Zanzibarites au service des éléphants, confia l'escorte à huit askaris ou soldats, désigna parmi eux un bon kirangozi, choisit quatre domestiques personnels et enrôla soixante-onze pagazis pour transporter les bagages et les marchandises.

Cette caravane de cent neuf personnes, en tête de laquelle flottait le drapeau belge, quitta Dar-ès-Salam le 2 juillet 1879, aux acclamations d'une foule enthousiaste et au bruit des tambours, des clairons et des détonations d'armes à feu.

Au début du voyage, et en règle générale d'ailleurs, la charge des éléphants resta fixée à mille livres anglaises; mais il advint souvent, pendant les étapes, que l'un ou l'autre porteur se trouvant malade, les braves animaux virent leurs fardeaux s'augmenter d'autant, sans qu'ils en témoignassent mécontentement ou fatigue.

L'expédition mit un mois pour atteindre Mpwapwa. Carter n'avait pas voulu de la route de Bagamoyo à cause des marais, ni de celle de Saadani qui est très montagneuse; or l'itinéraire qu'il suivit en partant par Dar-ès-Salam, en pays à peu près inexploré, présente malheureusement tous ces inconvénients réunis, en y ajoutant la sauvagerie des indigènes qui n'ont presque jamais affaire aux caravanes.

Les voyageurs eurent à traverser d'immenses régions marécageuses où les éléphants enfonçaient souvent jusqu'au poitrail, des montagnes abruptes et des jungles épaisses où l'on devait recourir à la hache pour se frayer un passage; ils eurent à franchir des cours d'eau dont les bords escarpés rendaient le passage des plus périlleux, et furent assaillis par la redoutable tsetsé dont sont infestés ces parages; en outre, les vivres étaient peu abondants, et les éléphants firent abstinence complète de pain, de rhum, de toutes les friandises enfin auxquelles ils sont accoutumés dans l'Inde.

Mais en dépit des privations, des fatigues, des obstacles accumulés le long du chemin, malgré les attaques de la tsetsé dont il fut prouvé par là que la piqûre n'atteint pas l'éléphant, les nobles bêtes parcoururent vail-



lamment le trajet qui mène à Mpwapwa, où elles arrivèrent dans un parfait état de santé.

Ce début témoigne victorieusement en faveur de la praticabilité du projet; car la nature semble s'être complue à semer sur cette route toutes les entraves dont elle dispose, comme si, dès les premiers pas, elle avait pris à tâche de décourager le voyageur. Qui franchit cette passe a de sérieuses chances de ne point succomber plus loin, à moins toutefois de causes fortuites, comme ce fut le cas pour Sundergund qui, dix jours après son arrivée à Mpwapwa, succombait à une attaque d'apoplexie. Au dire des mahouts, cette mort subite est fréquente dans l'Inde parmi les éléphants dressés, et elle ne peut en aucune façon être invoquée contre la possibilité de les acclimater en pays nègre.

Avec leurs soldats, leurs éléphants, leurs superbes mahouts et la longue file de leurs six cents porteurs, lorsque les deux expéditions réunies, celle de Popelin et celle de Carter quittèrent Mpwapwa, ce fut un spectacle réellement grandiose : jamais caravane aussi splendide n'avait sillonné le noir continent ; aussi, comme une brillante fanfare, la nouvelle de son arrivée se répandit-elle dans l'Ougogo à l'égal d'un événement étourdissant, incroyable.

Des guerriers vouagogos, cachés aux abords du Marenga-Mkali, l'avaient vue défiler, et, sur l'aile du vent, ils accouraient en faire à leurs chefs un récit émouvant :

« Des hommes blancs, des dieux certainement, sont en route vers nos demeures : à leur voix, les *tembo* (éléphants) sont sortis des forêts et, domptés, se laissent mettre sur le dos des fardeaux énormes qu'ils transportent comme de simples *poundas* (ânes). Au premier geste des mou-sougous, l'animal s'arrête ; au second, il s'agenouille, reçoit sa charge, puis se relève, va, vient, court comme ils le lui ordonnent. Bien plus, ces hommes extraordinaires montent sur le dos de l'éléphant ! Nous les avons vus. »

Et les pauvres Vouagogos de se serrer les uns contre les autres, car certainement c'est quelque chose de surnaturel qui va se manifester. Ils connaissent l'éléphant, ils le chassent, ils savent combien il est malaisé de le suivre, dangereux de l'approcher ; malheur à celui que son ressentiment ou sa colère peut atteindre ! Jamais il ne leur est venu à l'idée que ce redoutable animal qui éventre le buffle, déracine les géants des forêts, et de ses mugissements fait trembler le *porry*, pût être apprivoisé ; seule, la Divinité enfante de pareils miracles, et ils ne cherchaient pas ailleurs l'explication de ce merveilleux phénomène.



C'est ainsi que la renommée aux cent bouches avaient brillamment précédé l'expédition aux champs des Vouagogos. Seulement, comme toutes les gloires, celle-ci se dut payer, et nos voyageurs soldèrent en riches kikois et déoulis (1), en bleu kaniki et blanc merikani (2), en fil de laiton et autres belles choses, les marques d'admiration, de respect et d'effroi, tous les hommages enfin dont on salua leur passage; il est superflu d'ajouter que la patience du brave Popelin fut mise à terrible épreuve durant cette traversée du pays du Hongo.

Mais déjà l'on avait franchi les deux tiers de l'Ougogo, quand, au départ de Kanyéné, un des éléphants, Naderbux, oscilla sur ses jambes comme prêt à tomber. Carter le fait aussitôt débarrasser de sa charge, mais l'animal se traîne lourdement et ne peut avancer.

« C'est sans doute une attaque de rhumatisme, fait le cornac, car la bête n'a pas cessé de manger d'un excellent appétit; du reste, il a fait très froid, très humide, cette nuit. »

Mais le chef des mahouts, Abdullah-Jennidar s'étant approché :

« Maître, dit-il à Carter, l'intendant qui vous a vendu Naderbux n'a pas été loyal : cet éléphant était malade en quittant Bombay, et je sais que l'on avait vainement tenté de s'en débarrasser. Vous verrez, il ne résistera pas. »

Pour ne pas retarder la marche, Carter laissa l'animal malade aux soins d'Abdullah, de deux cornacs et de trois askaris, en leur recommandant de le conduire lentement jusqu'au camp où lui-même les devança avec le gros de la caravane.

A 11 heures, ne voyant rien venir, il dépêcha des hommes pour s'informer de l'état du malade; lorsque ces messagers revinrent à 4 heures, ils lui apprirent que Naderbux était mourant.

Alors, rebroussant chemin, il retourna à l'endroit où le pauvre éléphant gisait depuis le matin, mort en apparence, mais respirant encore. La tête repose lourdement, comme abattue, sur les défenses, la bouche est grande ouverte, la peau froide; les yeux sont ternes et la pupille a disparu; par la trompe qui a perdu sa forme et qui pend comme une masse de chair inerte, l'animal respire bruyamment: on dirait d'un soufflet de forge. Carter se couche à ses côtés pour étudier les battements du cœur: c'est comme un marteau mécanique qui travaille, et tout ce gros corps vibre comme une harpe.

---

1. Vestes avec ou sans manches, provenant de Mascate.

2. Tissus de coton, de provenance anglaise ou suisse.



Pauvre bête.

« Elle agonise, disent les mahouts. Maître, il vaut mieux mettre un terme à ses maux. »

C'était vrai. Et Carter d'un coup de fusil l'abattit; on scia les défenses et l'on revint au camp en tapinois, comme si l'on avait commis quelque crime; il était minuit. S'il avait fait jour, les Vouagogos, qui ne sortent jamais après le coucher du soleil, auraient non seulement exigé l'ivoire,



FREDERICK CARTER

mais encore un lourd tribut de sépulture.

Quand le lendemain ils s'aperçurent de l'événement, la caravane était déjà loin. Mais quelques mois plus tard, passant moi-même en cet endroit, furieux encore les indigènes me racontèrent comme quoi mes frères blancs avaient fait mourir à Kanyéné un éléphant divin, et, par ce maléfice, compromis les récoltes et retardé les pluies.

En somme, pas plus que celle de Sundergund, la mort de Naderbux ne peut être mise à la charge de la tentative, ne peut être invoquée comme



témoignage d'insuccès : tout prouve que l'animal est mort pour avoir mangé des figes sauvages ou quelque roseau vénéneux ; dans l'Ougogo, à ce moment de l'année, la nourriture se faisait rare, comme l'eau aussi ; cette dernière était même à tel point saturée de chaux et d'impuretés qu'elle en devenait très malsaine. Il est à noter en outre que, de l'avis des mahouts, Naderbux était déjà malade avant de quitter Bombay.

Il ressort, au contraire, de cette traversée de l'Ougogo, que rien ne s'y est présenté d'absolument incompatible à l'acclimatation des éléphants indiens : dans le Marenga-Mkali notamment, ils sont restés près de deux jours sans manger, marchant pendant vingt-sept heures avec un poids de mille livres anglaises sur le dos. Aux obstacles naturels qu'un second essai évitera en grande partie, il faut ajouter ceux qui sont dus à l'inexpérience des voyageurs, à leurs tâtonnements, à leurs écoles, et qui ne se représenteront plus ; aussi, pour quiconque a étudié les circonstances défavorables dans lesquelles cette première tentative a été faite, il est évident que malgré son échec apparent elle a répondu affirmativement à la question capitale, à savoir que l'éléphant indien domestiqué peut résister au climat, aux inconvénients et à la nourriture qu'il rencontre au centre de l'Afrique.

